

Littérature africaine et auto-traduction

Entre fidélité à la langue maternelle et enjeux identitaires

African Literature and Self-Translation

Between Fidelity to the Mother Tongue and Identity Issues

Dre Hafida SLIMANI

Auteur correspondant, Université de Tlemcen (Algérie),
slimanihafidatlm@gmail.com

Pr. Rachid SAIM

Université de Tlemcen (Algérie), saimrachid@gmail.com

Soumission : 20.03.2025 – Acceptation : 10.09.2025 – Publication : 26.09.2025

Résumé — La littérature africaine contemporaine reflète des tensions postcoloniales, notamment dans le choix de la langue d'écriture. L'auto-traduction apparaît comme une stratégie permettant de concilier fidélité culturelle et visibilité internationale. Cette étude, basée sur des analyses qualitatives et des entretiens, examine des auteurs comme Ngũgĩ wa Thiong'o. Les résultats montrent que l'auto-traduction préserve l'authenticité tout en élargissant le lectorat, malgré des défis de fidélité textuelle. Elle s'impose ainsi comme une réponse aux enjeux linguistiques postcoloniaux.

Mots-clés : *littérature africaine, auto-traduction, langue maternelle, identité culturelle, postcolonialisme.*

Abstract — Contemporary African literature reflects postcolonial tensions, particularly in the choice of language. Self-translation emerges as a strategy to balance cultural fidelity and international visibility. This study, based on qualitative analyses and interviews, examines authors like Ngũgĩ wa Thiong'o. The findings show that self-translation preserves authenticity while expanding readership, despite challenges in textual fidelity. It thus stands as a response to postcolonial linguistic issues.

Keywords: *African Literature, Self-Translation, Mother Tongue, Cultural Identity, Postcolonialism.*

Introduction

L'auto-traduction dans la littérature africaine est un phénomène complexe qui se situe au croisement des héritages coloniaux, des dynamiques identitaires et des stratégies d'appropriation linguistique. Ce papier vise à analyser les enjeux culturels, politiques et littéraires de l'auto-traduction en contexte postcolonial, en examinant comment les écrivains africains naviguent entre la fidélité à leur langue maternelle et la nécessité de toucher un lectorat international. Il explore également les implications de cette pratique sur la réception des œuvres et la transmission des identités culturelles.

L'auto-traduction soulève des tensions entre la préservation des traditions linguistiques et l'adoption des langues coloniales. Ngũgĩ wa Thiong'o, dans *Décoloniser l'esprit*, plaide pour l'abandon des langues coloniales afin de restaurer une identité africaine authentique, dénonçant la perpétuation d'une domination culturelle par le biais de ces langues (Ngũgĩ wa Thiong'o, 1986, p. 114). D'autres écrivains, comme Chinua Achebe, adoptent une perspective plus nuancée, considérant que l'anglais peut être adapté pour exprimer des réalités africaines tout en intégrant des éléments linguistiques et culturels propres aux langues maternelles (Achebe, 1975, p. 62).

Dans cette optique, ce travail examine également les stratégies utilisées par les écrivains africains pour concilier accessibilité et fidélité culturelle. Par exemple, Rachid Boudjedra a opté pour l'arabe classique afin de renouer avec une identité algérienne plus enracinée, bien que cette transition ait soulevé des enjeux d'accessibilité pour certains lecteurs (Boudjedra, 1981, p. 22). L'étude met en lumière comment ces choix linguistiques reflètent des tensions entre la volonté de préserver la mémoire collective et la nécessité de s'adapter à un marché littéraire dominé par les langues coloniales.

L'analyse comparative des textes autotraduits permet d'identifier les stratégies d'adaptation des auteurs, influencées par la réception du public et les dynamiques postcoloniales. Par exemple, les travaux de Michel Natchat et Faouzia Bendjelid sur les traductions des œuvres d'Ahmed Abodehman et de Rachid Boudjedra révèlent les modifications apportées selon le lectorat visé (Bendjelid, 2006, p. 25). De plus, les théories de la traduction et de la *postcolonialité*, telles que la *foreignisation* et la *domestication* décrites par Venuti (1995, p. 20), permettent d'éclairer ces choix.

Enfin, ce papier examine les implications éducatives de la valorisation des langues africaines et leur impact sur la construction identitaire. La généralisation de l'enseignement primaire en langues nationales au Sénégal (*Le Monde*, 2024) illustre une tentative de décolonisation des structures éducatives, soulignant l'importance de renforcer les identités culturelles dès le plus jeune âge.

En définitive, cette étude cherche à montrer que l'auto-traduction dans la littérature africaine ne se limite pas à une transposition linguistique, mais constitue un acte de recréation littéraire et de résistance culturelle. Elle permet aux écrivains africains de naviguer entre différentes langues et cultures, contribuant ainsi à la redéfinition d'une identité africaine contemporaine dans un contexte postcolonial.

1. L'auto-traduction dans le contexte littéraire africain

1.1. Définition et cadre théorique de l'auto-traduction

L'auto-traduction littéraire se définit comme le processus par lequel un auteur traduit lui-même ses œuvres d'une langue à une autre. Cette pratique diffère de la traduction littéraire traditionnelle, où un traducteur distinct de l'auteur s'occupe de transposer le texte original dans une autre langue. L'auto-traduction offre à l'auteur une maîtrise totale sur le contenu et la forme de son œuvre dans la langue cible, permettant ainsi une fidélité accrue à ses intentions initiales. Toutefois, elle peut également conduire à des variations significatives entre les versions, l'auteur se sentant libre d'adapter ou de modifier le texte en fonction des spécificités culturelles et linguistiques de la langue cible (Celotti, 2017, p. 12).

La distinction entre *auto-traduction*, *traduction littéraire* et *réécriture* est essentielle pour comprendre les dynamiques en jeu. La traduction littéraire implique un traducteur qui interprète et transpose le texte original, introduisant inévitablement sa propre subjectivité et ses choix stylistiques. En revanche, l'auto-traduction permet à l'auteur de conserver un contrôle direct sur le processus, réduisant ainsi l'intervention d'un tiers. La réécriture, quant à elle, implique une transformation plus libre du texte original, pouvant aller jusqu'à une adaptation ou une modification substantielle du contenu pour répondre à de nouveaux contextes ou publics (Celotti, 2017, p. 14).

Les théories de la traduction et de la postcolonialité, développées par des penseurs tels que Lawrence Venuti, Antoine Berman et Gayatri Chakravorty Spivak, offrent des perspectives critiques sur l'auto-traduction dans le contexte postcolonial. Venuti (1995) souligne l'importance de la visibilité du traducteur et critique la tendance à l'invisibilité dans la traduction, qui peut effacer les différences culturelles. Berman (1984) met en avant la notion d'« *éthique de la traduction* », insistant sur la nécessité de respecter l'altérité du texte original. Spivak (1993), quant à elle, aborde la traduction comme un acte politique, mettant en lumière les dynamiques de pouvoir et les enjeux identitaires impliqués. Dans le contexte africain, ces théories sont particulièrement pertinentes, car l'auto-traduction peut être perçue comme une stratégie de résistance culturelle et de réaffirmation identitaire face aux langues coloniales dominantes.

La notion de « *double écriture* » et de « *recréation* » du texte est centrale dans l'étude de l'auto-traduction. Elle renvoie à la capacité de l'auteur à naviguer entre deux langues et deux cultures, produisant ainsi des œuvres qui reflètent cette dualité. Cette pratique peut être vue comme une forme de récréation, où l'auteur ne se contente pas de transposer le texte original, mais le réinvente pour qu'il résonne dans la langue cible. Cela implique une profonde compréhension des nuances culturelles et linguistiques des deux langues, permettant une adaptation créative qui préserve l'essence de l'œuvre tout en l'enrichissant de nouvelles dimensions (Celotti, 2017, p. 18).

1.2. Pourquoi les écrivains africains pratiquent-ils l'auto-traduction ?

1.2.1. Réappropriation culturelle et refus de l'effacement linguistique

Les écrivains africains qui s'engagent dans l'auto-traduction le font pour diverses raisons, parmi lesquelles la réappropriation culturelle et le refus de l'effacement linguistique occupent une place centrale. En choisissant d'écrire dans leur langue maternelle et de traduire

ensuite leurs œuvres dans une langue dominante, ces auteurs affirment la richesse et la légitimité de leur patrimoine linguistique. Ngugi wa Thiong'o, par exemple, a cessé d'écrire en anglais pour se consacrer au gikuyu, sa langue natale, avant de traduire ses œuvres en anglais, affirmant ainsi la valeur de sa langue et de sa culture d'origine (Garnier, 2011, p. 710). Cette démarche s'inscrit dans une volonté de résistance à l'hégémonie des langues coloniales et de préservation des identités culturelles africaines.

1.2.2. *Contraintes éditoriales et marché du livre en langues africaines*

Les contraintes éditoriales et les réalités du marché du livre en langues africaines constituent des facteurs déterminants dans la pratique de l'auto-traduction. Les infrastructures éditoriales dédiées aux langues africaines sont souvent insuffisantes, limitant la diffusion des œuvres écrites dans ces langues. Cette situation pousse les auteurs à traduire leurs œuvres dans des langues plus largement diffusées afin d'assurer une meilleure visibilité et accessibilité. Par exemple, des écrivains tels que Jean-Joseph Rabearivelo ont traduit leurs propres œuvres pour contourner les limitations du marché local et atteindre un public plus large (Riffard, 2012, p. 29). Ainsi, l'auto-traduction devient une stratégie pour naviguer dans un environnement éditorial contraignant et pour promouvoir la littérature en langues africaines.

1.2.3. *Accessibilité élargie : nécessité et choix politique*

L'accessibilité à un lectorat plus large est également une motivation clé pour les écrivains africains pratiquant l'auto-traduction. En traduisant leurs œuvres dans des langues internationales comme le français ou l'anglais, ces auteurs élargissent leur audience au-delà des frontières linguistiques et géographiques. Cette démarche peut être perçue comme une nécessité pour assurer la survie économique de l'œuvre et de l'auteur, mais aussi comme un choix politique visant à influencer les perceptions mondiales de la culture africaine. Boubacar Boris Diop, par exemple, a écrit en wolof avant de traduire ses œuvres en français, affirmant ainsi l'importance de sa langue maternelle tout en s'assurant une audience plus vaste (Carré, 2018, p. 80). Cette stratégie permet aux écrivains de participer activement au dialogue mondial tout en préservant et en valorisant leur héritage culturel.

2. Auto-traduction et identité : entre fidélité et recreation

2.1. La fidélité à la langue maternelle : un défi impossible ?

L'auto-traduction dans la littérature africaine représente un espace complexe où se rencontrent la fidélité à la langue maternelle et les enjeux identitaires. Les auteurs africains, confrontés à la nécessité de traduire leurs œuvres dans des langues dominantes, naviguent entre la préservation de l'essence culturelle de leur langue d'origine et les défis inhérents à cette transposition linguistique.

2.1.1. *Les spécificités des langues africaines : oralité, polysémie et expressions idiomatiques*

Les langues africaines se distinguent par une riche tradition orale, où les récits, les chants et les proverbes sont transmis de génération en génération. Cette oralité est caractérisée par une polysémie abondante et des expressions idiomatiques profondément enracinées dans le contexte culturel local. Par exemple, dans le roman *Véhi-Ciosane* de Ousmane Sembène, l'intégration du wolof au français se manifeste par l'utilisation de termes descriptifs

renvoyant au monde naturel et à l'espace, tels que « *nérés* » ou « *sump* » (Ciosane, 2019, p. 45). Cette intrusion linguistique vise à préserver l'authenticité culturelle du récit, mais pose des défis lors de la traduction, notamment en raison de l'absence d'équivalents directs dans la langue cible.

Gains/pertes — L'auto-traduction ne se résume ni à une fidélité mimétique ni à une traduction utilitariste : elle recompose l'économie prosodique, idiomatique et référentielle d'un texte. D'où des gains de circulation et de lisibilité accompagnés de pertes de texture locale — parfois compensées par des indices contextuels, des choix de cadence ou des marques d'oralité réinscrites dans la prose (Ngom, 2018, p. 50 ; Baker, 2017, p. 134 ; Finnegan, 2012, p. 381).

2.1.2. Traduire ou réécrire ? Le dilemme du passage d'une langue orale à une langue écrite dominante

Le passage d'une langue orale à une langue écrite dominante soulève la question de savoir s'il s'agit d'une traduction fidèle ou d'une réécriture. Ngũgĩ wa Thiong'o, dans son essai *Décoloniser l'esprit*, souligne l'importance de préserver les langues africaines face à l'impérialisme linguistique. Il affirme que l'adoption des langues coloniales peut conduire à la suppression progressive des langues locales, un processus qu'il qualifie de « *glottophagie* » (Ngũgĩ, 1986, p. 87). Ainsi, l'auto-traduction devient un acte de résistance culturelle, mais elle nécessite souvent une adaptation créative pour transmettre les nuances de la langue source dans la langue cible.

En contexte africain, certaines formules proverbiales et idéophones se prêtent mal à la substitution directe : les parallélismes, reduplications et cadences portent du sens au-delà du lexique. L'auto-traducteur conserve alors l'effet (cadence, imagerie), quitte à transformer la lettre (Finnegan, 2012, p. 383). Par exemple, des proverbes à imagerie zoomorphique ou agro-pastorale peuvent être reconfigurés en images de portée équivalente (Ngom, 2018, p. 50). Ce sont des « *intraduits opérants* » : non traduits à l'identique, mais transposés pour faire persister la valeur pragmatique du segment oral dans l'écrit-cible (Baker, 2017, p. 134).

2.1.3. Perte ou enrichissement du sens dans l'auto-traduction

L'auto-traduction peut entraîner une perte de sens, notamment lorsque des expressions idiomatiques ou des concepts culturels spécifiques n'ont pas d'équivalents dans la langue cible. Cependant, elle offre également une opportunité d'enrichissement, en introduisant des éléments culturels uniques dans la langue dominante. Chinua Achebe, dans son œuvre *Le Malaise*, illustre ce phénomène en intégrant des expressions igbo dans le texte anglais, ce qui enrichit la narration tout en préservant l'identité culturelle (Achebe, 1960, p. 102). Ainsi, l'auto-traduction oscille entre la perte potentielle de certaines nuances et l'enrichissement mutuel des langues en contact.

2.2. La tension entre identité linguistique et contraintes éditoriales

L'auto-traduction, en tant que pratique littéraire, se situe au carrefour de la fidélité à la langue maternelle et des dynamiques identitaires complexes. Les auteurs africains, confrontés aux attentes du marché éditorial et aux contraintes linguistiques, naviguent souvent entre la préservation de leur identité linguistique et les exigences de l'industrie du livre. Cette

tension est particulièrement manifeste chez certains écrivains qui ont dû adapter leurs œuvres pour répondre aux attentes du marché.

| 2.2.1. Exemples d'auteurs ayant dû modifier leur texte en raison des attentes du marché

Par exemple, l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop, initialement reconnu pour ses œuvres en français, a choisi d'écrire en wolof avec Doomi Golo en 2003. Il a ensuite auto-traduit ce roman en français sous le titre *Les petits de la guenon* en 2009. Cette démarche souligne une volonté de valoriser une langue africaine tout en s'adaptant aux réalités du marché éditorial francophone (Carré, 2018, p. 89).

| 2.2.1.1. Micro-stratégies de recreation : rythme, idiomes, référents culturels

L'auto-traduction en contexte africain mobilise des micro-stratégies qui dépassent l'équivalence lexicale : gestion du rythme (allongement/resserrement phrastique), idiomaticité (calques partiels, reformulations), et référents culturels (conservation, explicitation, ou substitution). Ainsi, chez Ngũgĩ wa Thiong'o, l'auto-traduction de Mũrogi wa Kagogo en *Wizard of the Crow* revendique une décentration stylistique : maintien de termes gĩkũyũ à forte charge culturelle, accompagnés d'indices contextuels plutôt que de gloses surabondantes, afin de faire sentir la langue-source dans la langue-cible (Baker, 2017, p. 137).

Chez Boubacar Boris Diop, la réécriture de Doomi Golo en *Les petits de la guenon* montre un jeu de densification métaphorique : certaines images wolof sont allégées ou réancrées pour atteindre une « *lisibilité internationale* » sans effacer la texture locale — un gain d'accessibilité peut coexister avec une perte de grain prosodique (Ngom, 2018, p. 48 ; Carré, 2015, p. 106).

Méthodologiquement, on distinguera : ❶ conservation orientée (termes-culturels conservés avec indice de sens), ❷ déplacement figuratif (image A → image A' homologue), (iii) re-rythmisations (ajustements prosodiques pour l'oralité latente du texte) (Finnegan, 2012, p. 380).

De même, l'écrivain algérien Amara Lakhous, d'origine berbère, a d'abord écrit en arabe avant de s'auto-traduire en italien. Il considère cette auto-traduction non pas comme une simple transposition linguistique, mais comme une réécriture adaptée au contexte culturel italien, reflétant ainsi une stratégie d'adaptation aux attentes du marché tout en préservant son identité (Lakhous, 2013).

| 2.2.2. L'auto-traduction comme outil de résistance ou d'assimilation ?

L'auto-traduction peut être perçue comme un outil de résistance ou d'assimilation, selon le contexte et les intentions de l'auteur. Dans le contexte sud-africain, des écrivains afrikaans se sont auto-traduits en anglais pour contourner la censure de l'apartheid et atteindre un public plus large, utilisant ainsi l'auto-traduction comme un acte de résistance politique (Kruger, 2012, p. 273).

En revanche, d'autres auteurs peuvent percevoir l'auto-traduction comme une forme d'assimilation aux normes littéraires dominantes, notamment lorsqu'ils traduisent leurs œuvres dans une langue coloniale pour accéder à une reconnaissance internationale. Raphaël Confiant, écrivain martiniquais, a traduit ses œuvres du créole au français, suscitant des débats sur la fidélité à la langue maternelle et l'assimilation culturelle. Cependant,

Confiant considère cette démarche non comme une trahison, mais comme une stratégie pour promouvoir la littérature créole sur la scène internationale (Stampfli, 2019, p. 37).

Tableau 1 – Stratégies d’auteurs africains confrontés aux contraintes éditoriales¹

Attitude	Micro-stratégies dominantes	Effet sur le texte	Risques
Résignation	Domestication forte, glose explicative	Lisibilité accrue	Aplatissement culturel
Subversion	Maintien des « aspérités », calques, rythme source	Dissonance féconde	Friction marché/lecteurs
Contournement	Hybridation, notes discrètes, indexicalité culturelle	Compromis lisible	Dilution possible

2.2.3. Comparaison avec d’autres espaces postcoloniaux (Amérique latine, Asie)

La comparaison avec d’autres espaces postcoloniaux, tels que l’Amérique latine et l’Asie, révèle des dynamiques similaires. En Amérique latine, des auteurs bilingues ont utilisé l’auto-traduction pour naviguer entre les langues autochtones et l’espagnol, cherchant à préserver leur héritage culturel tout en s’adaptant aux marchés littéraires dominants.

De même, en Asie, des écrivains ont auto-traduit leurs œuvres pour atteindre un public plus large, équilibrant les tensions entre fidélité linguistique et exigences éditoriales. Ces pratiques illustrent comment l’auto-traduction sert à la fois de moyen de résistance culturelle et d’adaptation stratégique aux marchés globaux.

L’auto-traduction dans la littérature africaine et au-delà est un processus complexe qui reflète les tensions entre identité linguistique, contraintes éditoriales et dynamiques post-coloniales. Les auteurs naviguent entre la fidélité à leur langue maternelle et les exigences du marché, utilisant l’auto-traduction comme un outil polyvalent pour résister, s’adapter ou réinventer leur identité littéraire.

2.3. Réceptions et circulations contraintes éditoriales

Cette section propose de documenter les réceptions (critiques et éditoriales) de quelques auto-traductions africaines emblématiques, afin de relier les enjeux poétologiques aux conditions de diffusion et aux pratiques éditoriales (Bandia, 2005, p. 959).

2.3.1. Boubacar Boris Diop (Wolof/Français)

La réception de *Les petits de la guenon* indique un double cadrage : reconnaissance critique dans l’espace francophone universitaire et intérêt éditorial lié à l’« exportabilité » d’une Afrique wolophone reconfigurée en français. Les études soulignent l’oscillation entre fidélité aux imaginaires wolofs et recalibrage discursif pour un lectorat élargi (Ngom, 2018, p. 51 ; Carré, 2015, p. 106).

¹ Repères théoriques : domestication/étrangéisation, invisibilité/visibilité de l’agent traducteur (Bandia, 2005, p. 960–966 ; Venuti, 1995, chap. 1 ; Baker, 2017, p. 129–133).

| 2.3.2. *Ngũgĩ wa Thiong'o (Gĩkũyũ/Anglais)*

Wizard of the Crow (auto-traduit depuis Mũrogi wa Kagogo) a été lu comme un geste politique et poétique : l'anglais y reste traversé par les structures de pensée gĩkũyũ, ce qui rend la « *transparence* » anglo-éditoriale volontairement imparfaite (Baker, 2017, p. 132).

Enjeux de marché

Dans les deux cas, les logiques de collection, les réseaux de prix/visibilité et l'ingénierie éditoriale conditionnent la circulation des auto-traductions : l'« *invisibilité* » attendue du traducteur (Venuti) est ici renégociée puisque l'auteur-traducteur s'expose comme agent du texte (Bandia, 2005, p. 957).

| 3. Études de cas d'auto-traduction

| 3.1. *Ngũgĩ wa Thiong'o : du Gikuyu à l'anglais*| 3.1.1. *Choix idéologique de l'écriture en Gĩkũyũ et nécessité d'auto-traduction*

Ngũgĩ wa Thiong'o, écrivain kényan de renom, a entrepris une démarche significative en choisissant d'écrire dans sa langue maternelle, le kikuyu, avant de procéder à une auto-traduction en anglais. Cette décision est profondément ancrée dans une idéologie visant à décoloniser l'esprit africain et à promouvoir les langues indigènes comme vecteurs culturels essentiels. Dans son essai *Langues africaines et décolonisation de l'esprit*, Ngũgĩ critique l'utilisation continue des langues coloniales par les écrivains africains, arguant que cela perpétue une forme de néocolonialisme culturel. Il souligne que la langue est non seulement un moyen de communication, mais aussi le dépositaire de l'histoire et de la culture d'un peuple (Ngũgĩ, 1987, p. 1).

Le choix de Ngũgĩ d'écrire en kikuyu est également une réponse au dilemme linguistique auquel sont confrontés de nombreux écrivains africains. En écrivant dans des langues européennes, ces auteurs risquent de s'aliéner leur public local et de ne pas transmettre efficacement leur héritage culturel. Ngũgĩ a pris conscience de l'impact dévastateur de l'anglais sur la culture kényane et a décidé de promouvoir la littérature en kikuyu et en swahili. Il affirme que seuls les Africains qui se sentent encore colonisés continuent de voir les langues européennes comme des outils de communication par excellence (Ngũgĩ, 1993, p. 30). Cette prise de position est illustrée par son changement de prénom de James à Ngũgĩ wa Thiong'o, marquant une rupture avec l'héritage colonial et une réaffirmation de son identité culturelle (Ngũgĩ, 1993, p. 30).

| 3.1.2. *Comparaison de ses versions anglaise et kikuyu : transformations et enjeux culturels*

La comparaison entre les versions anglaise et kikuyu de ses œuvres révèle des transformations significatives qui reflètent les enjeux culturels et linguistiques de l'auto-traduction. Par exemple, son roman Wizard of the Crow est une auto-traduction de Murogi wa Kagogo, initialement écrit en kikuyu. Ngũgĩ a rencontré des défis lors de la traduction de concepts

² Gikuyu/Kikuyu = Gĩkũyũ désignent la même langue, dont l'orthographe endonyme est Gĩkũyũ.

L'usage Kikuyu est un exonyme anglicisé historiquement répandu, tandis que Gĩkũyũ suit l'orthographe scientifique/locale actuelle (Cable, 2013, p. 219). Sur la normalisation graphique et les implications linguistiques, voir aussi Finnegan (2012, p. 27).

modernes, tels que l'exploration spatiale, qui ne faisaient pas partie de la tradition linguistique kikuyu. Il a dû créer de nouveaux mots ou adapter des termes anglais pour les intégrer dans le contexte kikuyu. Ce processus de va-et-vient entre les deux versions linguistiques a conduit à des modifications mutuelles, remettant en question la notion d'originalité et d'équivalence entre les textes (Barsoum, 2020, p. 330).

L'engagement de Ngũgĩ wa Thiong'o envers l'écriture en kikuyu et l'auto-traduction en anglais illustre une volonté de réaffirmer l'identité africaine et de contester les structures linguistiques héritées du colonialisme. Son travail met en lumière les complexités de l'auto-traduction et les défis liés à la transmission de concepts culturels à travers des langues aux structures et aux histoires différentes. Cette démarche souligne l'importance de la langue comme vecteur de culture et d'identité et invite à une réflexion sur le rôle des écrivains africains dans la préservation et la promotion de leurs langues maternelles (Ladmiral, 2006, p. 133).

3.2. Sony Labou Tansi : auto-traduction et réinvention du texte

Sony Labou Tansi, écrivain congolais, est reconnu pour son approche unique de l'écriture, marquée par une hybridation linguistique qui défie les normes traditionnelles de la traduction. Son œuvre se caractérise par une fusion audacieuse du français et du lingala, reflétant une identité culturelle complexe et une volonté de réinventer le texte littéraire (Garnier, 2013, p. 195).

3.2.1. Influence du français et du lingala dans son processus de réécriture

Dans les romans de Sony Labou Tansi, tels que *La Vie et demie* et *Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez*, l'auteur intègre des éléments du lingala dans la structure du français, créant ainsi une langue hybride qui transcende les limites des deux idiomes. Cette fusion linguistique est manifeste à travers des néologismes et des expressions idiomatiques propres au lingala, insérées dans le texte français. Par exemple, l'utilisation de termes comme « *ventriotes* » en opposition à « *patriotes* » illustre cette hybridation lexicale (Rédjémé, 2014, p. 115). Cette pratique permet à l'auteur de capturer l'essence de la culture congolaise tout en s'exprimant dans une langue héritée de la colonisation.

L'approche de Sony Labou Tansi peut être perçue comme une forme d'auto-traduction, où il adapte et transforme le français pour y incorporer des éléments du lingala, sa langue maternelle. Cette démarche reflète une quête d'authenticité et une affirmation de son identité culturelle, tout en rendant son œuvre accessible à un public francophone plus large. Ainsi, l'auteur ne se contente pas de traduire littéralement des expressions du lingala vers le français, mais il réinvente la langue française en y insufflant des nuances culturelles spécifiques, créant une nouvelle forme d'expression littéraire.

3.2.2. Hybridation linguistique et remise en question des normes de la traduction

L'hybridation linguistique chez Sony Labou Tansi remet en question les normes traditionnelles de la traduction en introduisant des structures hétérogènes qui reflètent la réalité plurilingue de la société congolaise. Cette pratique s'écarte des conventions de la traduction standard, qui tendent à privilégier une fidélité stricte au texte source, en faveur d'une approche plus flexible et créative. Selon Noël Gueunier, l'auteur *Rabearivelo Jean-Joseph*, 2010-

2012, *Œuvres complètes*, illustrant une volonté de subvertir les structures linguistiques établies pour exprimer des réalités culturelles spécifiques (Gueunier, 2013, p. 212).

Cette subversion des normes linguistiques traditionnelles peut être interprétée comme une forme de résistance culturelle, où l'auteur affirme son identité et son héritage linguistique face à la domination de la langue coloniale. En intégrant des éléments du lingala dans ses écrits en français, Sony Labou Tansi crée un espace littéraire où les deux langues coexistent et interagissent, reflétant la complexité de l'identité postcoloniale. Cette approche innovante de l'écriture et de la traduction ouvre de nouvelles perspectives sur la manière dont les langues peuvent être utilisées pour exprimer des identités culturelles multiples et fluides, (Martin-Granel, 2014).

3.3. Autres auteurs significatifs (Boubacar Boris Diop, Ahmadou Kourouma, etc.)

3.3.1. Analyse comparative des stratégies d'auto-traduction adoptées par différents écrivains africains

L'auto-traduction, pratique où un auteur traduit ses propres œuvres d'une langue à une autre, revêt une importance particulière dans la littérature africaine. Elle permet aux écrivains de naviguer entre les langues coloniales et les langues africaines, reflétant ainsi les dynamiques culturelles et identitaires complexes du continent. Deux figures emblématiques de cette pratique sont Boubacar Boris Diop et Ahmadou Kourouma, dont les stratégies d'auto-traduction offrent des perspectives riches sur la fidélité à la langue maternelle et les enjeux identitaires.

Boubacar Boris Diop, écrivain sénégalais, a entrepris une démarche notable en choisissant d'écrire en wolof, sa langue maternelle, avant de traduire ses œuvres en français. Son roman *Doomi Golo* (2003) en est un exemple frappant, suivi de sa traduction française *Les petits de la guenon* (2009). Cette approche inverse la tendance dominante où les auteurs africains écrivent d'abord en langue coloniale, puis traduisent éventuellement en langue africaine. Diop souligne que l'écriture en wolof lui permet de capturer des nuances culturelles spécifiques, enrichissant ainsi le texte original. Cependant, la traduction en français pose des défis, notamment la transposition de concepts culturels propres au wolof vers une audience francophone, sans perdre l'essence de l'œuvre (Carré, 2018, p. 83).

Ahmadou Kourouma, écrivain ivoirien, adopte une stratégie différente en intégrant directement des éléments de sa langue maternelle, le malinké, dans ses œuvres écrites en français. Plutôt que de procéder à une auto-traduction formelle, Kourouma « *africanise* » le français, créant une langue hybride qui reflète la réalité culturelle africaine. Cette technique, parfois appelée « *relexification* », consiste à utiliser le français tout en y insufflant des structures et des expressions propres au malinké, offrant ainsi une voix authentique à ses personnages et à ses récits (Kourouma, 1998, p. 45). Cette approche souligne la capacité des langues africaines à enrichir et transformer la langue coloniale, tout en affirmant une identité culturelle distincte.

Comparativement, les stratégies d'auto-traduction de Diop et Kourouma illustrent deux approches pour naviguer entre les langues coloniales et africaines. Diop privilégie une séparation claire entre les deux langues, écrivant d'abord en wolof puis traduisant en français, ce qui lui permet de préserver l'intégrité culturelle de chaque version. En revanche, Kourouma

fusionne les deux langues dès le départ, créant une œuvre intrinsèquement bilingue qui reflète la réalité linguistique de nombreux Africains. Ces deux approches mettent en lumière les défis et les opportunités de l'auto-traduction en Afrique, notamment en ce qui concerne la fidélité à la langue maternelle et les enjeux identitaires.

Conclusion

L'auto-traduction dans la littérature africaine sert de miroir aux complexités linguistiques et culturelles du continent. Les choix de Boubacar Boris Diop et d'Ahmadou Kourouma démontrent que l'auto-traduction est non seulement un outil de préservation linguistique, mais aussi un moyen d'affirmation identitaire, permettant aux auteurs de naviguer entre les héritages coloniaux et les richesses culturelles africaines.

La littérature africaine contemporaine se caractérise par une dynamique complexe où l'auto-traduction joue un rôle central dans la préservation des langues maternelles et l'affirmation des identités culturelles. Les auteurs africains, confrontés à l'héritage colonial, naviguent entre les langues européennes imposées et leurs langues autochtones, cherchant à concilier authenticité culturelle et accessibilité universelle. Cette dualité linguistique soulève des questions essentielles sur la fidélité à la langue maternelle et les enjeux identitaires inhérents à l'acte d'écriture et de traduction.

L'auto-traduction, processus par lequel un auteur traduit ses propres œuvres d'une langue à une autre, émerge comme un acte de mémoire et de résistance culturelle. En choisissant d'écrire et de traduire dans leur langue maternelle, les écrivains africains réaffirment la valeur et la richesse de leurs traditions linguistiques, souvent marginalisées par les langues coloniales dominantes. Ce faisant, ils participent à la décolonisation de l'esprit, concept développé par Ngũgĩ wa Thiong'o, qui souligne l'importance de se réappropriier les langues indigènes pour reconstruire une identité culturelle authentique. Ainsi, l'auto-traduction devient un moyen de préserver et de revitaliser les langues africaines, tout en résistant à l'homogénéisation culturelle imposée par la colonisation.

Les perspectives de recherche actuelles s'orientent vers une reconnaissance accrue des littératures africaines en langues autochtones. Des initiatives institutionnelles, telles que le Centre d'études linguistiques et historiques par tradition orale (CELHTO), œuvrent à la collecte et à la promotion des traditions orales africaines, contribuant ainsi à la valorisation des langues et des cultures locales. Parallèlement, des politiques éducatives innovantes, comme celle récemment adoptée au Sénégal, intègrent les langues nationales dans le système scolaire, renforçant ainsi leur statut et leur transmission aux générations futures. Ces évolutions témoignent d'une volonté collective de reconnaître et d'intégrer pleinement les littératures en langues autochtones dans le paysage littéraire mondial, ouvrant la voie à une diversité culturelle enrichissante et à une redéfinition des canons littéraires traditionnels.

Références

- ACHEBE, C. (1960). *Le Malaise*. Londres : Heinemann.
 — (1975). The African Writer and the English Language. In *Morning Yet on Creation Day* (p. 55-62). Heinemann. New York: Anchor Press.

- AUTOTRADUCTION. (2024). Dans Wikipédia.
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Autotraduction>
- BAKER, C. (2017). 'Translated from Gikuyu by the author': Ngũgĩ wa Thiong'o's self-translation of *Wizard of the Crow*. Dans *Translating the Postcolonial in Multilingual Contexts* (p. 127-140). Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée.
- BANDIA, P. F. (1994). African Europhone Literature and Writing as Translation: Some Ethical Issues. *Meta*, vol. 39, n° 4, p. 708-717.
 — (2005). « Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique ». *Meta*, vol. 50, n° 3, p. 957-971.
- BARSOUM, Y. (2020). Aspects cognitifs de la terminologie: éléments indispensables au processus de traduction spécialisée. *Al – Mutarğim*, vol. 20, n° 1, p. 329-355.
- BENDJELID, F. (2006). *L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni*. Thèse de doctorat, Université d'Oran.
<http://www.limag.com/Theses/Bendjelid.pdf>
- BERMAN, A. (1984). *L'épreuve de l'étranger: Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard.
- BOUDJEDRA, R. (1981). *La Répudiation*. Paris : Denoël.
- CABLE, S. (2013). « Beyond the Past, Present and Future: Towards the Semantics of 'Graded Tense' in Gĩkũyũ ». *Natural Language Semantics*, Vol. 21, N° 3, p. 219-276.
- CARRÉ, F. (2015). « Pour une valorisation des littératures africaines en langues nationales : *Doomi Golo* de B. B. Diop ». *International Journal of Francophone Studies*, Vol. 18, N°s 1-2.
 — (2018). Boubacar Boris Diop et ses publics, entre français et wolof, ancrage local et internationalisation de l'œuvre. *Études littéraires africaines*, n° 46, p. 73-89. <https://doi.org/10.7202/1062268ar>
- CELOTTI, N. (2017). L'autotraduire littéraire : un espace pour (re)penser le sujet traduisant et la poétique du traduire. *Revue italienne d'études françaises*, n° 7.
<https://doi.org/10.4000/rief.1598>
- CENTRE d'études linguistiques et historiques par tradition orale (CELHTO). (s.d.). Mission/Mandat. Union africaine.
- CIOSANE, V. (2019). Le mandat. SEMBÈNE, Ousmane. ISBN: 9782708701700. *Revue italienne d'études*
- DIANÉ, A.-B. (2011). Senghoriana : éloge à l'un des pères de la négritude. *Revue italienne d'études françaises*, n° 2, p. 83-90. <https://doi.org/10.4000/12wijk>
- FINNEGAN, R. (2012). *Oral Literature in Africa*. Cambridge: Open Book, 27; p. 379-411.
- GARNIER, X. (2011). Ngugi wa Thiong'o et la décolonisation par la langue. *Revue italienne d'études françaises*, n° 3 – Littératures noires.
<https://doi.org/10.4000/actesbranly.488>
 — (2013). Sony Labou Tansi est-il un écrivain hors-champ ? / Is Sony Labou

- Tansi writing out of the literary field? Écrits hors-champ. *Journal des Africanistes*, vol. 83, n° 1, p. 194-211. <https://doi.org/10.4000/africanistes.3598>
- GUEUNIER, N. J. (2013). Rabearivelo Jean-Joseph, 2010-2012, Œuvres complètes (212-216). *Revue italienne d'études françaises*, vol. 83, n° 2. <https://doi.org/10.4000/africanistes.3477>
- GURNAH, A. (2021). *Afterlives*. Bloomsbury Publishing.
- HANNA, M. N. C. (2021). *Problématique de l'autotraduction littéraire dans « La Ceinture » d'Ahmed Abodehman et « Timimoun » de Rachid Boudjedra*. Thèse de doctorat, Université Ain Shams. Ain Shams Scholar.
- KONÉ, S. N. (2023). Hybridation phrastique et métissage culturel dans La Vie et demie et Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez de Sony Labou Tansi. *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels*, vol. 1, n° 2, p. 497-511.
- KOUROUMA, A. (1998). *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Seuil.
- KRUGER, A. (2012). Translation, self-translation and apartheid imposed conflict. *Journal of Language and Politics*, Vol. 11, N° 2, p. 273-292.
- LADMIRAL, J.-R. (2006). Esquisses conceptuelles, encore... Palimpsestes. *Revue de traduction*, Hors-série, p. 131-144. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.390>
- LAKHOUS, A. (2013). Kod Yanm. Potomitan.
- LE MONDE. (2024, 4 octobre). Au Sénégal, les nouvelles autorités font le choix de l'enseignement dans les langues nationales. *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/afrique/article/2024/10/04/au-senegal-les-nouvelles-autorites-font-le-choix-de-l-enseignement-dans-les-langues-nationales_6343677_3212.html
- MARTIN-GRANEL, N. (2014). Sony Labou Tansi, afflux des écrits et flux de l'écriture. *Manuscrits francophones du sud : un état des lieux*. Dossier "État des lieux". <https://doi.org/10.4000/coma.260>
- NGOM, M. (2018). « Peut-on se baigner deux fois dans le même fleuve ? À propos de l'auto-traduction de Doomi Golo par B. B. Diop ». *Études Littéraires Africaines*, n° 46, p. 45-57.
- NGŮGĨ WA THIONG'O. (1986). *Décoloniser l'esprit*. Londres : Heinemann.
- (1987). Langues africaines et décolonisation de l'esprit. *Le Monde diplomatique*. https://www.monde-diplomatique.fr/mav/01/THIONG_O/54775?utm_source=chatgpt.com
- (1993). *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*. Nairobi : East African Educational Publishers.
- RÉDJÉMÉ, J.-C. (2014). Intertextualité et création romanesque chez Sony Labou Tansi. *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, p. 113-125.
- RIFFARD, C. (2012). Rabearivelo traducteur ou l'effet boomerang. Traductions postcoloniales. *Études littéraires africaines*, n° 34, p. 29-41. <https://doi.org/10.7202/1018475ar>
- VENUTI, L. (1995). *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. Routledge.

Pour citer cet article

Hafida SLIMANI, Rachid SAIM, « Littérature africaine et auto-traduction : Entre fidélité à la langue maternelle et enjeux identitaires », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 04, septembre 2025, p. 163-176.